

*Eva Kavian*



**Par Alain Michel**

PROVINCE DE LUXEMBOURG  
*Service du Livre Luxembourgeois*



**On pourrait dire d'Eva Kavian qu'elle explore l'écriture comme un territoire, qu'elle y cherche sa langue, livre après livre. Rien ne semble acquis, définitif.**

**Ses personnages ressemblent à tous ceux que nous croisons. Ils sont profondément humains, limités, magnifiques. Eva Kavian écrit des bouts de leurs histoires, sans jamais poser un jugement moral devant leurs attitudes. Ils vivent, ils font ce qu'ils peuvent, avec la vie, avec leur vie, et ce qu'ils sont.**



## **Biographie**

Eva Kavian a travaillé plusieurs années en hôpital psychiatrique où elle a créé et animé des ateliers d'écriture, ainsi que d'autres activités créatives de groupe. Elle a participé à l'élaboration d'une revue littéraire (textes courts et nouvelles), s'est formée à l'animation d'ateliers d'écriture chez Elisabeth Bing (Paris), et a suivi durant plusieurs années une formation psychanalytique.

Elle a fondé l'a.s.b.l. Aganippé en 1994. Actuellement directrice de l'association, elle anime de nombreux ateliers d'écriture, forme des animateurs, et organise diverses activités dans le domaine littéraire. Copondatrice du réseau Kalame (réseau des animateurs d'ateliers d'écriture en Belgique francophone), elle travaille activement à la professionnalisation de l'animation des ateliers d'écriture.

Elle vit actuellement dans la région de Namur (Belgique).

Son travail d'écriture s'articule autour des rapports entre le désir et l'amour, et s'ancre dans le quotidien des couples et des familles d'aujourd'hui, trouvant chaque fois une nouvelle forme à explorer.

Dans *Après vous*, pas de repère spatio-temporel, pas de nom. La narratrice avance avec un «on», dans sa quête d'identité et de bonheur, les phrases s'escamotent devant les mots inutiles, s'allongent et s'emmêlent, parce que rien n'est jamais simple, finalement. Avec le langage.

*Autour de Rita* est un roman – par – nouvelles. Chaque chapitre est une nouvelle, chaque nouvelle peut se lire indépendamment des autres, et dans un ordre aléatoire, mais l'ensemble forme un roman. Le style y est vivant, l'écriture donne à voir, se refuse aux explications et laisse au lecteur la part de création qui lui revient.



## ***Bibliographie***

### Nouvelles

- ***Mo et le violoniste d'Ingres***, a reçu la première mention, en 1997, au concours de nouvelles de la Fureur de Lire.
- ***Le voisin sur les rails***, a reçu la première mention et le *Grand Prix de la RTBF* en 1999, au concours de nouvelles de la *Fureur de Lire*. Diffusion sur la RTBF (La Première), 1999, émission d'Annie Rak. Publication, dans l'anthologie «*Escales littéraires d'automne*», Castor Astral, 2000, et participation à ce festival, en Belgique, en France, et au Luxembourg.
- ***Le souvenir de toi dans une robe à fleurs***, diffusion RTBF, 2001, mise en onde par Annie Rak.
- ***Les couleurs de ma mère***, diffusion RTBF, 2001, mise en onde par Annie Rak.

### Romans

- ***Après Vous***, Le Hêtre Pourpre, Jambes, 2001.
- ***Autour de Rita***, Castor Astral, 2002.
- ***Trois siècles d'amour***, Castor Astral, 2003.

### Poésie

- ***La nuit, le silence fait moins de bruit***, textes poétiques, Esperluète, 2002.

### Guide

- ***Guide des ateliers d'écriture en Communauté française***, avec Pascale Fonteneau et Réjane Peigny, Éd. Luc Pire, 2003.





## *Les livres*

### *Après vous*

Elle est fille de, mère de, elle porte en elle des désirs sans nom, des soumissions ancestrales, où est le «je» de cette femme, qui est-elle, à se perdre dans les désirs de ceux qu'elle aime...

Au fil de sa quête du Grand Amour dont la définition elle-même se cherche, par-delà ses émois, ses manques et ses brisures, sa naissance à elle est l'histoire d'une vie, ...

Dans un style très personnel, par l'emploi de «on» pour parler d'elle-même, cette femme nous raconte sa vie de l'enfance à la maternité accomplie en nous la faisant partager comme jamais : son récit devient le nôtre, ses sentiments nous renvoient à notre propre vécu.

Les adultes se retrouveront à travers tous les âges de leur vie, leurs émotions d'étudiants, leurs confrontations d'adultes, leurs choix inéluctables,... Les adolescents y trouveront peut-être, face à leurs premiers émois, la réponse à leurs incertitudes, l'évocation claire des rencontres qui les attendent.

Un livre d'amour dans les difficultés quotidiennes qui ne voile pas pudiquement la difficulté d'être un couple, qui appelle «un chat un chat». Un livre qui se lit seul dans la nuit ou au fond du jardin, mais que certains prendront plaisir à débattre ensemble, ouvrant la voie aux conversations familiales, parfois si longues à venir...

*On sort un jour d'un ventre chaud parce qu'un homme et une femme ont voulu avoir une famille, mais on n'a rien demandé. On est là tout de même, et la femme d'un coup arrête ses cris assourdissants et se met à pleurer, on n'accouche pas tous les jours de son premier enfant et puis ces heures de souffrance, avant. L'homme n'a pas crié, et pas de larmes non plus, c'est un homme et ce n'est pas son genre. Ce n'est pas un homme qui s'épanche.*

*On est une fille, c'est bien aussi. Ç'aurait été mieux un garçon, pour commencer, comme ça quoi qu'il arrive l'homme aurait eu un fils, mais bon. C'est un homme et une femme qui veulent beaucoup d'enfants, de toute façon.*

*On sort un jour donc, d'on ne sait où, d'un ventre, d'un désir, de l'histoire du monde. Un homme devient père et une femme devient mère. D'un coup, le désir qu'on vienne au monde n'est plus de mise, on est au monde et on est une fille, mais on est très intelligente, ça se voit tout de suite, au point que tous les rêves d'avenir sont possibles, donc on sera médecin. On grandit, intelligente, tellement plus facile, mûre et raisonnable que le garçon (Dieu soit loué, le nom du père lui survivra). On est une belle petite fille mais il n'y a pas de quoi s'y attarder, puisque tous les rêves d'avenir sont possibles. Professionnels bien sûr. On est née à une époque où les femmes ne s'accomplissent que moyennant une vie professionnelle (dite aussi «vie active»).*

*On se dit que c'est embêtant d'être une fille sans savoir pourquoi, on sait juste que, et on se le dit. On évite de le dire quand on voit que ça pose problème à la mère. (Le père n'est pas beaucoup là.) On esquive au mieux les robes et on grimpe aux arbres ça suffit c'est déjà pas mal mais on n'évite pas les seins qui crucifient l'équivoque et font mal de surcroît, ça personne ne l'avait dit. On a honte quand la mère de famille frétille de fierté brandit devant toute la clientèle un soutien-gorge qui à y repenser ne devait pas servir à grand-chose. On a peur du jour où le père sortira*

*le champagne pour fêter qu'on est une femme et paf, on devient une femme en plein examen de grec, et on fait ce qu'on peut pour sortir à reculons devant un professeur qui finit sa première année d'enseignement et ne serait assurément pas de taille à supporter la vue des traces que laisse l'enfant quand elle entre dans sa vie de femme, sur une robe de coton indien. Mais grâce à une intelligence hors du commun, on a crevé les plafonds à l'examen de grec.*

*Enfin on n'a pas le choix, et on grimpe moins aux arbres à quoi bon mais à quoi bon quoi. On est adolescente ça y est et on a des amies qui mettent des tee-shirts tellement serrants qu'on voit la trace des bretelles des soutiens bien plus remplis qu'elles arborent comme des preuves. On finit par aller avec elles dans des salles bourrées de bruits, de fumée, où on boit et où on danse parce que la mère est inquiète, tout de même à cet âge elle sortait.*

*On voudrait bien n'empêcher que des inconnus s'approchent tu danses, puis on boit comme les autres, et plus, pour tourner sans danser, et on se ramasse une réputation, mais la bière, ça fait vomir sur le trottoir entre les voitures. On voudrait bien que des inconnus s'approchent tu danses et ne plus avoir besoin de boire pour montrer qu'on n'en a rien à faire, et ne plus voir les regards dépités des inconnus qui voient danser un ami avec une en tee-shirt bien collant, convoitée avec une timidité à leur faire mal au ventre, à leur gâcher l'avenir, à les suivre partout, à leur faire regretter de ne pas être une adolescente qui attend qu'on l'invite, pas comme celle-là qui boit, dans le tee-shirt de son père à se demander quoi. On voudrait bien des mains qui se baladent sur et sous le tee-shirt paternel et une bouche qui coure dans le cou, s'attarde à n'en plus finir mais il faut agir avant la fin du slow on ne sait jamais alors se plaque sur la bouche la plus proche, celle au-dessus du cou, en passant par l'oreille, et sans crier gare envoie son dard (corps charnu, allongé, mobile, situé dans la cavité buccale et qui chez l'homme, joue un rôle essentiel dans la déglutition, le goût et la parole) alors là le slow peut s'arrêter, il y en*

aura un après pour finir le travail. Mais ça, le coup du dard, c'est vrai qu'alors on n'en savait rien. Personne n'avait parlé de ça et on regardait peu la télévision et pas ces films-là et même ceux-là on n'aurait jamais cru. Il a fallu qu'un inconnu s'approche tu danses il fait chaud viens prendre l'air, et un baiser celui-là si attendu quand pouah une grosse langue chaude et mouillée, râpeuse même si les souvenirs sont bons, mais dégoûtante ça oui surprenne et d'un coup envoie valdinguer tous les rêves érotiques à peine ébauchés. On court prendre une bière.

Enfin un soir il y en a un pas inconnu, un copain, un du groupe avec qui, comme quoi, qui s'approche tu danses, et serre bien fort et en veut encore, On commence à se sentir toute drôle avec les mains du copain qui coupent les jambes à force de se promener sur le dos (une en tee-shirt collant fait un clin d'œil complice plein d'assurance) et la bouche qui lèche l'oreille. On se laisse faire à défaut de savoir comment s'y prendre ou que dire et la bouche du copain embrasse comme dans les rêves érotiques les plus audacieux qu'on ait faits. On transpire comme jamais lui aussi alors ça va, on croit que la langue de l'autre fois était un accident ou encore une technique toute personnelle, non, le copain aussi, mais elle est tiède. Et veloutée. Elle va et vient, tourne, cherche les dents et, cela devait arriver, en rencontre une autre. Tant qu'à faire on s'y met aussi, on tend la langue dans la bouche du copain, et on explore. On n'en peut plus de ressentir tout ça. Ça s'appelle comment quand on a si chaud, quand on ne sait plus penser, quand ça fait tellement de bien, ces mains, quand les bouches écrasées envoient des ondes partout et quand les seins semblent se remplir, de quoi. On pense au bonheur mais on finit par appeler ça l'amour. D'autant que le copain attend à la sortie des cours, téléphone quand est-ce qu'on se voit, et ne danse avec aucune autre que.

On appelle ça l'amour et on y croit surtout qu'on ne pense plus qu'à lui, qu'au prochain rendez-vous et qu'on se sent chamboulée comme jamais, puis on reçoit un mot, autant en rester là, parce que le copain vient de battre son record, c'est bien la première fois qu'il reste deux

*mois avec une fille, lui son genre c'est plutôt à droite à gauche. On n'est plus très sûre du coup que c'était de l'amour, mais on sait que là, c'est un chagrin d'amour, comme si plus rien ne rimait plus à rien, comme si on était cassée de sanglots, comme si, mais rien n'a jamais ressemblé à ça.*  
(Après vous, pp.11-15)

\* \* \*

*On le découvre dans son silence, pour quelques mètres qu'on n'avait plus la force de bêcher, on creuse des tranchées, on tend des fils, on strie de sillons, on vient voir si ça germe, parfois on s'assied sur le muret pour un conseil ou un instant sans mot, pour un verre de rosé. C'est un homme qui parle peu, et les seules choses qu'on pourrait lui dire ne trouvent pas de voix, pour les porter à son cœur. On se décide chaque soir, et chaque soir à l'instant de se dire, plus un mot ne résiste à l'émoi. Rien ne permet de penser que. On n'en sait toujours pas plus, mais le soir il est là, quand on arrive le cœur à fleur de peau, avec un sourire dans les yeux qui fait fondre à lui seul.*

*On n'attend plus rien des mots qui se défilent et un soir parmi d'autres on pose une main sur la sienne qu'il ne retire pas, on la prend on la retourne on en caresse la paume sèche et calleuse et on se risque dans ses yeux et on se retrouve au milieu des fraisiers à se goûter des lèvres, à s'écraser de désir dans une compote de fraises. Il a les yeux fous, il dit moi aussi, oui, depuis le premier jour, tu étais si belle avec ton ventre rond, de la peinture dans tes cheveux. Il dit je t'aime d'un amour qui fait peur, je vais me perdre, je veux ta peau, je veux ton odeur, j'aime la vie dans tes yeux, j'aime les perles de sueur qui se glissent entre tes seins. Il dit je veux ton rire, je veux que tu sois bien. Il dit de quoi tu sais souffrir. Il dit je veux te nourrir te parfumer de notre histoire, il égrène de la terre et trace des sillons. Il dit on est fous on va se perdre. Il dit j'ai envie de toi, là, maintenant.*

*Pas maintenant. Attends. On a besoin de. Oui, de reprendre un peu de souffle. On va le regretter, on doit savoir. Ça va si vite, si fort, au-delà du*

*possible. On se réveille d'un long sommeil, on se découvre une faim d'étreintes et de bouches et de langues emmêlées, on se découvre une soif animale de sueurs et de sperme et de ventre labouré. Là, contre ce sexe dur, énorme de désir, quelque chose s'éveille au-delà de l'amour, qui cherche sa place, son nom. Il peut attendre, il comprend, à en crier de mal, à se serrer très fort, à se rouler jusqu'aux haricots en saccageant les radis, en mêlant aux effluves de fraises des fragrances de basilic, mais il comprend, on va se quitter, pour ce soir, dans un baiser infini, dans un regard égaré entre la promesse et l'adieu, pour un sommeil impossible.*

*(Après vous, pp. 95-96)*



Extrait de ***Autour de Rita*** :

*Dans ce roman qui pourrait se lire comme un recueil de nouvelles, des femmes se perdent et se retrouvent, des enfants naissent, des hommes vont et viennent.*

*Ces femmes sont mises dans les attentes et l'ombre de leur mari ou compagnon. Elles ont oublié, à être mère et épouse, qu'elles étaient femmes, jusqu'au jour où... Sauf Rita. Mais elle par contre, n'essaie pas d'arrêter de fumer.*

*Il est question des amies de Rita, de ces jours où le regard d'un autre homme... Parce que toutes en ont un, en ont eu un, ou vont en avoir un.*

*Et pourquoi pas elle? Pourquoi pas Rita?*

*(Autour de Rita)*

## ***Mo et le violoniste d'ingres***

*Elle s'assied. Mo, elle s'appelle Mo. Ce n'est pas un diminutif, c'est Mo, tout court. Elle ne dit rien, elle nous regarde. Elle passait la soirée chez Natacha. J'ai dit que ce n'était rien, quelle vienne avec elle. Il y aurait aussi Noël et Rita, Laura et Guy. Guy n'en peut plus avec sa femme, alors Laura a emmené une amie pour voir si ça pourrait coller entre eux. Ça nous faisait mal à tous de voir Guy se déglinguer comme ça, courir aux putes et boire presque autant que Dan.*

*Mais Dan, c'est pas pareil. C'est une bête, Dan. Il a besoin de boire, à cause du travail, des coups de fil tout le temps, à cause du sang et de la merde. Il a besoin de boire beaucoup parce que son corps de bête a soif et qu'il faut déjà qu'il en descende quelques-uns pour dire qu'il a bu quelque chose. Il est fort. Il sort les veaux d'une seule main. Il a coupé ses bottes à cause de ses mollets qui n'entraient pas dedans. J'ai dû acheter des chaises en fer, les autres ne résistaient pas.*

*Mo ne dit rien, elle nous regarde à peine. Natacha dit que si Mo est une silencieuse, c'est parce qu'elle écrit. C'est très fort, ce qu'elle écrit, alors elle n'a plus rien à dire, elle est toujours là-dedans, Mo, dans ce qu'elle écrit. Un jour, on sera sûrement dans un de ses livres, quelque part.*

*C'est toujours comme cela avec Mo.*

*Dan ne la regarde même pas. Il aime ces soirées avec tout ce monde qui débarque, et les entrecôtes grillées et les enfants qui jouent dans le jardin jusqu'au sommeil. Mais il ne s'occupe pas d'accueillir ou d'être agréable. On passe une soirée au jardin avec des amis, il dit qu'il n'y a pas de quoi en faire un fromage. Dan parle et boit avec Guy. Ils rient. Je suis sûre qu'ils parlent de Nadine, qu'ils disent qu'elle est un vrai boudin et qu'elle cherche toujours des poux ou qu'elle a la migraine chaque soir. Je n'aime pas que Laura profite de notre table pour jouer les marieuses. Cela me gêne à cause de Nadine, mais Dan dit que chacun reste maître de sa destinée et qu'on n'est pas obligés d'entrer dans leurs combines.*

*Tout de même, c'est vache pour Nadine.*

*Le téléphone sonne. Il suffit de passer à table. Ce n'est pas la saison pour manger tranquillement. Dan dit que c'est pour un vêlage, en voilà toujours un qu'il n'aura pas à faire cette nuit. Il vide son verre. Alors Mo demande pour l'accompagner, elle n'a jamais vu pour une vache, seulement pour une truie une fois avec son oncle mais que c'est pas pareil et qu'elle était enfant.*

*Elle a une belle voix, Mo.*

*Dan va déjà à la voiture; il y a des caisses à l'arrière, Natacha ira une autre fois. Il apporte des bottes pour Mo mais elles sont un peu grandes. Il en vide encore un et ils s'en vont en roulant sur la pelouse à cause des autres voitures qui encombrant le chemin.*

*Quand Dan et Mo reviennent, Guy parle avec Laura et son amie, trois enfants dorment au pied du grand chêne. Je leur grille une entre-côte, il reste de la salade. Dan dit que c'est son dernier veau, à cette vache, qu'avec un troisième, sa viande perdrait de son prix. Mo dit que c'est dur, le veau qu'on sépare tout de suite de sa mère, qu'on jette sur la paille. Elle dit que c'est quand même une naissance, une mère qui a un petit, et Dan dit que pour le fermier, c'est surtout une histoire d'argent. Mo dit qu'elle ne savait pas que c'était comme cela l'élevage, comme une machine à fric, que c'est moche, alors Dan dit qu'elle peut toujours manger du poisson, mais que de toute façon c'est pareil pour les poissons.*

*Dan vide son verre, la table est déjà jonchée de cadavres. Laura vient nous rejoindre avec Noël et Natacha. Rita se met à dégueuler. Je souris à Dan, Dan mon géant, mon animal.*

Alors je sais tout. J'ai tout vu. Alors j'ai été là.

J'ai été le mur d'argile et de sable et de chaux. J'ai donné la paille et la fange. J'ai donné l'eau pour enlever le sang et j'ai porté les seaux.

Je sais tout. J'étais la vache et le veau. J'étais le silence dans l'étable.

J'ai tout vu.



*Dan a mis son tablier imperméable long et vert, ses bottes échancrées. Il en a donné un à Mo à cause de l'eau et du désinfectant qui gicle, à cause du sang et des odeurs.*

*Mo s'est mise nue sous le tablier, à cause des taches séchées et de l'odeur.*

*L'éleveur était sale et gros, il charriait Dan parce qu'il s'était pointé avec une fille. Mo a dit qu'il n'y avait pas de danger, qu'elle ne tomberait pas quand il ouvrirait la bête et qu'elle verrait les chairs.*

*Dan a enfilé un gant jusqu'à l'épaule, il a lavé puis rasé les poils. La peau est devenue rose, comme tatouée de taches bleues. Il a piqué trois fois la bête puis l'a ouverte. Il a enlevé le gant. Les pressions du tablier de Mo étaient trop espacées : pour dissimuler qu'elle ne portait rien en dessous, elle collait son dos au mur de chaux.*

*Il a coupé les peaux et les aponévroses. Il a plongé sa main nue jusqu'au fond de la vache et en a sorti deux pattes. Il a dit que le veau arrivait et il a attaché les deux pattes du veau à l'aide d'une corde. Alors la vache a pissé sur le tablier et les bottes de Mo, qui a ri de préférer la pisse de la vache aux regards des hommes sur le dos de son tablier.*

*Dan est rentré à nouveau dans la vache pour tirer les pattes de sa main nue et gluante. Et le veau est sorti. Il l'a posé dans la paille, gluant lui aussi, comme couvert de glaires. Dan a sorti l'utérus pour le montrer à Mo. Il a commencé à recoudre les chairs et le cuir, et le fermier a dit que Mo serait la marraine, que le veau ne sentirait jamais l'odeur de sa mère. Si on le met au pis, alors la mère ne se laissera plus approcher et puis comme ça on peut surveiller ce qu'il mange. Au pis, c'est plus risqué. Il a pris le veau pour aller s'en occuper ailleurs.*

*Dan a jeté des seaux d'eau et de détol et ça coulait sur leur tablier jusqu'aux bottes, et Mo a ri du détol et de la pisse, et parce que c'était beau pour elle, le veau sorti et les chairs si rouges. Dan a encore piqué la vache et s'est mis devant Mo. Il a soulevé les tabliers avec ses mains ensanglantées.*

*Il a pris Mo dans le silence. Les bottes trop grandes de Mo sont tombées sur le sol. Elle a fermé les yeux. Elle a accepté le sexe en elle et le silence. Elle a senti la bête qui fourrageait dans son corps et le tablier arraché. Elle a senti qu'elle était petite et légère, et les mains de l'homme qui clouaient ses bras au mur, et son dos, griffé- frotté-labouré. Elle a ouvert les yeux et il la regardait droit. Il lui a dit avec ses yeux et son sexe la femme qu'elle était, et ça sentait le vin entre eux. Et la main qui avait sorti le veau du ventre de la vache s'est plaquée sur sa bouche pour qu'elle y crie son corps qui se noyait.*

*Dan a déposé Mo dans le silence de l'étable et lui a jeté un seau d'eau et de détol. Il l'a arrosée d'eau glacée pour oublier le sang et l'urine et le sperme. Elle fermait les yeux et tournait doucement sous les gouttes, danse de femme et d'eau et de corps oubliés de son étonnement. Dan a dit qu'elle était belle comme ça, nue et mouillée, à tourner près de la vache recousue, que son corps avait encore du plaisir sur la peau et dans les yeux.*

*Le fermier n'avait pas encore fini et Dan a crié qu'il repasserait le voir demain. Que c'était une amie d'une amie, que c'était son premier vêlage et qu'elle était triste pour le veau.*

*J'ai souri à Dan et j'ai vu tout cela dans son corps apaisé, dans ses yeux qui riaient. Il avait pris Mo parce que c'était trop beau un veau qui naît. Elle avait aimé ça parce que c'est bon parfois un homme comme une bête dans les odeurs d'étable, parce que c'est bon la vie qui s'offre comme un sexe d'homme plein de jus.*

*Je sers une entrecôte à Dan et à Mo. Laura et son amie s'en vont. Laura est un peu déçue mais Guy trouve cette fille vraiment nulle. Et Noël n'en finit pas de remplir les verres, même celui de Rita.*

*Je dis à Mo que j'ai lu un jour que le soleil est las comme un violoniste vieilli et que pour moi, ce n'est pas ça, qu'avec Dan le soleil brille, que Dan ne connaît pas la lassitude et que les violons qu'il fait chanter ne le verront jamais vieillir. Je lui dis aussi que si elle écrit un*

*jour quelque chose sur cette soirée, je ne veux pas le lire.*

*Guy propose de raccompagner Mo, mais Natacha sent l'oignon et ne veut pas qu'il mette ses sales pattes sur son amie si fragile. Alors elle emmène Mo, et Mo me dit merci pour tout, et que c'est beau un vélage.*

(Extrait de ***Autour de Rita : Mo et le violoniste d'ingres***)



## ***Presse...***

Enfant elle grimpait aux arbres, évitait de porter des robes. Elle aurait voulu être un garçon. Mais elle est tout de même devenue femme. Sa mère lui avait tout expliqué, avec les mots ad hoc et sans pudeur de vierge? Elle savait, en théorie. Elle est devenue jeune fille, puis femme, amoureuse, amante, étudiante, épouse, mère... La totale en fin de compte. Mais où est-elle dans tout cela?

Au fil de ***Après vous***, premier roman d'Eva Kavian, une femme se raconte. Elle dit la femme en elle au gré de phrases qui ont du style : *On cherche la femme en soi, celle que personne ne regarde, et elle est là, dans la mère, dans l'épouse, dans la vie qui crie, et le manque d'amour.*

L'auteur est née en 1964, dans la région de Namur – la petite ville avance d'ailleurs ses bords de fleuve dans ***Après vous***. Elle a sans doute mis beaucoup d'elle dans ce roman mais avec légèreté, en chercheuse de beautés. Et sa sincérité séduit au lieu d'agacer.

Son roman a des puérlités, pas déplaisantes du reste, mais aussi un ton propre, de l'allure, de l'allant. Elle convoque discrètement la musique dans ses phrases et leur impose, sans emphase, un balancement cassant, ardent, touchant. À coup de relatives estropiées, Eva Kavian traduit les désirs tus d'une enfant qui, d'une femme que.

***Après vous*** – vaut pour lui-même, pour son histoire et la manière dont elle est racontée, mais donne aussi envie de savoir ce que l’auteur va donner, après – et si elle saura conserver les beautés simples de son style sans se répéter. Bref, Eva Kavian éveille la curiosité. N’est-ce pas cela aussi être auteur ?

(Pascale Haubruge, in *Le Soir (MAD)*, 22 novembre 2000)

\* \* \*

C’est une histoire toute simple, toute bête. Évidente. Et qui pourtant, pique au cœur. (...) C’est un roman dont le ton à la fois cru, très direct et en même temps fleur bleue et naïf, attire et parfois bouleverse.

(Myriam Gooris, à *Radio 21*, 31 octobre 2000)

\* \* \*

### ***L’utopie du on***

Je suis toutes les femmes, chantait Dalida. Je suis comme toutes femmes pourrait dire l’héroïne d’***Après vous***, le premier roman d’Eva Kavian. Une héroïne prénommée *on*, ni *je* ni *elle*. Un *on* commun, comme un gîte ou une terre d’accueil pour les femmes – et quelques hommes aussi, sûrement. Même si le pronom *il* ne fusionnera jamais avec *elle*, peut-être qu’il peut se fondre un peu, le temps d’un roman. Car des hommes ont aussi connu le temps des cœurs brisés, des amours perdues et déçues, la quête des grands sentiments, ont aussi connu la compagne (ou le compagnon) absent au quotidien ou lors des moments importants... Eva Kavian croit tellement à l’expérience partagée, en vrai et par des lectures, qu’elle se permet de ne pas finir ses phrases ou de faire abstraction de certains mots – et le lecteur de comprendre tout de même, il sait de quoi elle veut parler et connaît les mots absents. Comme si on partageait toutes et tous un squelette commun de l’expérience – celui construit par la biologie (la vie, la mort) mais aussi par la société (le mariage, entre autres). Le reste (la chair, le contingent) c’est à chacun de le subir, de le construire. De le vivre.

Dans *Après vous*, on suit donc une femme, depuis sa naissance («on sort un jour d'un ventre chaud parce qu'un homme et une femme ont voulu avoir une famille, mais on n'a rien demandé»), jusqu'à sa vie de femme mariée. Une femme qui croit qu'elle aurait mieux fait d'être un garçon. De petite fille intelligente, elle deviendra une adolescente qui l'est tout autant et dont le père espère quelle fera sa médecine. Ses études, elle les choisira en fonction de l'autre homme, de l'amoureux.

Pour être dans la même ville que lui. Même si elle doit sacrifier l'ambition paternelle – sacrifice de la femme, bien évidemment. Ses parents, du genre émancipé mais pas trop, suivent de près ses relations d'amour : pour qu'elle aussi ait des enfants. L'histoire doit continuer. On la suit découvrant l'amour, ses bonheurs, ses douleurs, la sexualité (qu'elle apprend aussi par les livres, et là le texte d'Eva Kavian d'être travaillé par le vocabulaire médical, et de pointer tout l'espace entre la vie biologique et la vie fantasmatique-amoureuse). Arrivera le mariage, avec un footballeur professionnel et vedette, qui vit le plus souvent éloigné de la maison et la maternité : quatre filles, dont deux jumelles. Pour tout ce qui concerne cette vie-là, la narratrice dit *on*. Elle est *on*. Le temps de quelques lignes, elle passera au *je*, quand elle racontera l'avortement par accident de son cinquième enfant, quand elle écrira sa douleur impartageable.

Dans la communauté créée par *on* n'est pas totale, l'individualité est donc préservée. L'utopie est d'autant plus puissante, plus belle. Grâce à la littérature. Loin du cynisme qui fait du livre (de l'art) un produit comme un autre, sans autre but que d'en enrichir quelques-uns, il nous rappelle que «chacun, dans sa solitude, ses souffrances et ses manques, tourne autour du même soleil».

(Michel Zumkir, in *Le carnet et les instants*, 15 novembre 2000)

\* \* \*

Mais la quatrième de couverture ne dit pas le principal, c'est-à-dire que cette histoire vous attrape par l'émotion comme on peut vous attraper par le col, et refuse de vous lâcher avant le mot «Fin», qui n'y figure d'ailleurs pas. Il est remplacé par une surprise. Eva Kavian écrit

inattendûment, drôlement, ne termine pas toujours ses phrases, mais les coupe à des endroits pas prévus pour. Sa narratrice et héroïne reste anonyme et ne dit pas «je» mais «on». Eva écrit un peu (pas tout à fait) comme on parle, sauf qu'alors on parlerait très bien.

Si votre libraire ne vend pas *Après Vous*, c'est tant pis pour lui.

Site de (Tom Goldschmidt)

\* \* \*

**Essai transformé pour la Namuroise Eva Kavian qui vient de publier récemment, aux éditions françaises «Le Castor Astral», son second roman *Autour de Rita*.**

**Présenté sous forme de nouvelles, celui-ci confirme l'avènement d'un talent littéraire.**

Fin 2000, une jeune auteur namuroise signait, sous le pseudonyme d'Eva Kavian, son premier roman intitulé *Après vous*. Salué à l'époque par la critique, ce livre surprenant, touchant, et même subjuguant à différents égards, ne demandait qu'à être suivi d'un second afin, si besoin était, d'asseoir le talent de cet écrivain dont le style s'inscrit dans une sorte de mouvance créatrice, assurément porteuse d'intérêt pour notre littérature francophone.

Aujourd'hui, le second roman d'Eva Kavian est sorti de presse et s'affiche d'ores et déjà comme la confirmation du savoir-faire littéraire qui habite la Namuroise. Avec *Autour de Rita*, les femmes constituent, cette fois encore, le fil rouge d'une histoire dans laquelle l'humain se perd, se retrouve, voire se découvre, au gré des aléas de l'existence. Par le biais de neuf nouvelles, Eva Kavian nous plante le décor de la vie, celle dans laquelle joies et déceptions, envies et frustrations, passions et désirs s'enchevêtrent pour former un inextricable nœud gordien qui, quoi qu'on puisse en penser, nous lie les uns aux autres. *Autour de Rita*, personnage

de prime abord insipide, évolue une faune dans laquelle tout un chacun pourrait très bien se reconnaître. De Dan à Guy, en passant par Virgile, Annette, Dominique et bien d'autres encore; chaque protagoniste nous repositionne, selon les situations, par rapport à nos propres désirs, à nos déceptions, à nos espoirs, à nos blessures secrètes.

Au gré des nouvelles, les femmes émergent dans toute la sagacité qui les caractérise et l'antagonisme des sentiments les plus secrets qu'elles peuvent nourrir. À force d'être épouses et mères, elles finissent par oublier qu'elles sont femmes, avant tout nous rappelle l'auteur. Et, dès lors qu'elles s'en souviennent, elles s'affichent en véritables égéries pour la gent masculine. Les amies de Rita n'échappent évidemment pas à la règle. Prises, comme tant d'autres, dans la ritournelle persistante et aveuglante du quotidien, elles finissent à la longue par briser ce carcan pour donner libre cours à quelques fantasmes et concrétiser l'un ou l'autre désir inavoué.

Et Rita, dans tout cela? Comment la situer dans ce capharnaüm de sentiments, dans cette grande foire au bonheur intense, mais par trop souvent éphémère? Avec l'ingénuité d'une première communiant, elle nous révèle le secret de son bonheur qui, faisant fi des grands émois, n'a eu de cesse de s'abreuver aux sources de la quotidienneté, et de s'enrichir de tous ces petits instants qui confèrent à la vie son véritable attrait.

Avec ce second roman qu'elle nous offre généreusement, Eva Kavian poursuit dans la voie qu'elle s'est tracée, celle de l'écriture énergique, audacieuse, voluptueuse et quelque peu libertine. Ne dédaignant ni l'humour, ni une forme de poésie qui s'exprime au travers de métaphores suggestives, l'auteur de *Autour de Rita* a réussi, pour la seconde fois, la gageure de nous faire partager son intarissable passion pour l'écriture.

(J.-Fr. Lahaut in *Clin d'œil*, 5 mars 2002)

\* \* \*

## ***Huit femmes, plus une***

Les huit femmes d'Eva Kavian ne sont pas aussi glamourieuses que celles de François Ozon. Elles n'ont rien de stars de cinéma mais tout de nos mères, fiancées, épouses, compagnes, amantes, voisines... Leur beauté n'est pas artificielle ; le manque affectif ou le désir inassouvi les poussent davantage à agir (ou à rester passives) que la riveté féminine ou l'argent d'un homme hors champ – l'Homme – mari, père, frère, beau-père, amant... à lui tout seul. Elles ne se tapent pas dans les tibias, ne se font pas de crocs-en-jambe, ne s'envoient pas au visage des répliques cinglantes et ne se crêpent pas le chignon. Par contre, clics dispensent beaucoup de tendresse. Et quand elles se retrouvent toutes ensemble dans un dernier texte, c'est par amitié pour une autre femme (Rita) et en «bords de mères».

Si ce jeu de mots peut paraître éculé (autant que le fameux «mal de mère»), dès qu'on le déploie, il révèle nombre de sens motivés (sans oublier que certains nous échappent probablement) : le texte qui porte ce titre se déroule lors d'un week-end à la mer ; toutes les femmes y ont des enfants ou presque ; l'une d'entre elles accouche ; elles sont venues avec leurs histoires (cicatrices) amoureuses en laissant leur progéniture à la maison...

Cette Rita autour de qui elles se réunissent possède un bien précieux qui échappe à toutes. Un mari qui la comble. Et même s'il ne lui offrait son cadeau de Noël qu'un peu avant Pâques (le personnage s'appelle d'ailleurs Noël Pâques – oui, peut-être que là c'est exagéré!), s'il ne s'occupait ni du ménage ni des enfants, s'il pesait 130 kilos, il n'avait rien à lui reprocher : «chaque jour de notre vie commune, sans exception, il me pressait un jus d'orange au déjeuner, mais plus que tout, les filles, j'ai toujours vu, dans son *regard*, son désir de moi. J'ai toujours été, à ses yeux, la plus belle, la plus désirable. Chaque fois qu'il me touchait, je tremblais de ça. Les grands émois que vous cherchez, je les avais, avec lui, au quotidien, pour un geste ou un regard, pour un mot sur un bout de papier...» On l'aura remarqué, Rita parle à l'imparfait – Noël Pâques est mort un an plus tôt. Les autres ne comprennent pas pourquoi elle ne se



remet pas en quête. Ne comprennent pas qu'il lui suffit d'avoir aimé et d'avoir été aimée plus que tout au monde. Que ce qu'elle veut aujourd'hui, «c'est juste des petits moments tombés du ciel, où personne n'a besoin de toi». Les autres femmes désirent qu'on ait besoin d'elles. Elles souffrent d'in-complétude, de frustration, d'insatisfaction. Chacune à sa manière, dans des proportions variables. Mais toujours à cause de leur homme. Peut-être qu'un amant pourrait arranger bien des choses? Oui mais ça griffe l'intégrité. Heureusement, les circonstances joueront souvent en leur faveur. La naissance d'un veau dans les odeurs d'étable, une xième première-dernière cigarette le long d'une voie ferrée, l'acquisition d'un appareil photo numérique peut provoquer l'émotion qu'elles attendaient, ou pas... Un homme sera là. Un homme qui sait y faire comme on dit.

Dans chacun des textes, une de ces dames est mise à l'avant-plan. Eva Kavian est pour l'égalité des femmes. Dommage que certains textes (et surtout l'ensemble) soient un peu tarabiscotés.(...)

Il est évident qu'Eva Kavian possède de réels talents d'écrivain, qu'elle a une perception aiguë des blessures féminines, qu'elle a des choses à dire aux femmes ET aux hommes. Seulement un peu de simplicité narrative lui sied davantage comme elle l'a déjà montré dans son très beau premier roman (...)

(Michel Zumkir, in *Le carnet et les instants*, mars 2002)

\* \* \*

*Recueil de nouvelles ou roman? Difficile à trancher vu que ces courts superbes chapitres mettent en scène les mêmes personnages sans qu'il...*

Apparemment parce que Eva Kavian qui est Belge et vit à Namur a écrit un livre qui pourrait être sous-titré – *Une femme parle aux femmes...* Ce sont des confidences. Des complicités. Des tristesses communes ou des complicités ragaillardissantes qui s'échangent, qui sont mises en

lumière. La vie qui passe. Les hommes qui déçoivent. Le mari qui boit et qui a fait disparaître l'amant aimé. La fidélité. Les sourires de passage. L'âge. L'attente. Le redémarrage et quelques fois le redémarrage.

Superbe langue que celle de Eva Kavian et vrais moments d'émotions.

(Denis Leduc, in *À vous Livre*, 4 février 2002)

\* \* \*

Rita est une sainte. Mère de quatre enfants, mariée à un pachyderme lunaire qui la laisse assumer seule les tâches ménagères et qui passe le plus clair de son temps dehors, elle déborde d'amour pour ce drôle d'époux. Parce qu'elle est toujours restée à ses yeux «*la plus belle, la plus désirable*».

Ses amies n'ont pas cette chance, leurs maris oublient qu'elles sont des femmes avant d'être des mères, alors elles se tournent vers des bras plus compréhensifs. Enfin, un temps, parfois un court instant, juste pour se redonner la force de continuer à vivre et non seulement survivre.

Jeune écrivain belge, Eva Kavian nous entraîne dans une ronde, une farandole dansée par huit femmes qui se cherchent, qui veulent fuir leur quotidien, qui espèrent encore et toujours tourner dans le tourbillon de la passion.

Avec un style dépouillé mais pas dénué d'un certain lyrisme, l'auteur fait un constat douloureux de l'évolution de la femme – comme ça paraît difficile de jouir de la liberté...

(F.P, in *Canal, le journal de Pantin*, février 2002)

\* \* \*

C'est l'histoire d'un petit groupe de femmes, de leurs vies de famille, de leurs hommes, de leurs manques et de leurs désirs. Elles nous apparaissent par quartiers, dans une salle de gym, le temps d'une fête, au détour d'un soir... Toutes mères, elles parlent enfants, amour, quotidien. Elles partagent au passage quelques petits secrets. Elles évoquent leurs amants. Les unes en ont. Les autres en auront. Quelques-unes en rêvent. Mais pas Rita. Parce que Rita... D'un court chapitre à l'autre, Eva Kavian évoque au fil brisé d' *Autour de Rita* les existences croisées de quelques amies. Chacune trimbale l'air de rien des vides criants au creux de son présent. Rita aussi? À vérifier.

Les dernières lignes du roman de Eva Kavian nous éclairent à ce sujet. Dans la foulée *d'Après vous*, aussi centré sur l'univers intérieur d'une mère de famille, l'auteur belge signe avec ce deuxième roman un ouvrage séduisant mais déroutant, à la narration mouvante. Ce qui semble au commencement des morceaux de récit, des nouvelles sans lien entre elles, finit par trouver une cohérence au fil des pages. Se forgeant une écriture à part, Eva Kavian nous invite par coups de plume dans l'intimité de ses personnages. Le voyage réserve de beaux moments d'amitié et de dévoilement. À découvrir

(Pascale Haubruge, in *Le Soir*, 5 avril 2002)

\* \* \*

Document réalisé en 2003